

Huit enfants sont assassinés au Brésil

Jusqu'où conduisent les maux du capitalisme

● SALVADOR (Brésil), 4 mai (UPI). — Selon une information fournie aujourd'hui par la police, une secte religieuse composée d'habitants de certains quartiers misérables ont noyé huit enfants, au cours d'une cérémonie effectuée sur une plage, afin d'éviter que ceux-ci ne deviennent plus tard des délinquants.

Les autorités du très pauvre Etat brésilien de Bahia, situé à 1 200 kilomètres au nord-est de Rio de Janeiro, ont informé que deux membres de l'Assemblée universelle de l'Eglise des Saints avaient été arrêtés et que plusieurs d'entre eux avaient admis librement avoir participé à l'assassinat des enfants, commis dans la nuit du vendredi 29 avril, sur une plage du village d'Ipitanga.

Après la stupeur, la première réaction qui suit la lecture de ces lignes est l'indignation la plus profonde, la douleur la plus poignante. En effet, cet acte, qui dépasse notre imagination, ne nous apparaît pas seulement comme le terrible reflet d'une réalité sociale, mais aussi comme l'attitude adoptée par un groupe d'hommes et de femmes face à l'asphyxie dont ils sont victimes — comme des millions de leurs compatriotes, au Brésil —, sous le poids d'une société qui les exploite au plus haut degré, et devant laquelle ils se sentent pieds et mains liés.

L'attitude aberrante adoptée par ce groupe d'une cinquantaine de personnes, la plupart sans emploi depuis six mois, soit depuis le moment où ils abandonnèrent leur travail d'ouvriers agricoles dans une grande propriété rurale de Novo Mundo, pour suivre leur leader religieux jusqu'à la ville de Salvador, est la conséquence des barrières torturantes dressées à tous les niveaux par le capitalisme.

Les enfants devaient mourir, car, sans cela, «ils se seraient convertis en voleurs, en menteurs ou en diseurs de bonne aventure», a déclaré l'une des membres de l'Assemblée universelle de l'Eglise des Saints. Cette explication totalement irrationnelle et naïve reflète la crédulité et la peur sans borne qui caractérisent ces gens, face au monde d'exploitation et de misère dans lequel ils ont été condamnés à vivre, un monde qu'ils ne désirent pas pour leurs enfants, mais qu'ils se sentent incapables de transformer et contre lequel il ne leur viendrait pas à l'idée de se révolter. Ils ne résistent pas au harcèlement, et la seule solution qu'ils trouvent consiste à sacrifier leurs enfants.

Cette déprimante expérience correspond à la réalité qui caractérise aujourd'hui le Brésil et le monde sous-développé. C'est l'acte auquel sont poussés les gens les plus arriérés, sans aucune préparation culturelle, complètement analphabètes, odieusement réduits à la faim, à la misère, au chômage et à tous



les maux inhérents au système capitaliste, qui se réfugient dans la religion pour essayer d'y trouver la solution que seuls pourraient leur apporter leur propre combat et la construction d'un monde nouveau: le socialisme.

Leur fanatisme s'explique par la menaçante réalité qui pèse sur le Brésil, à l'heure actuelle: 70% de la population a une alimentation où sont presque totalement absentes les protéines animales; dans le Nord-Est, région où s'est produit ce lamentable incident, 30 millions de personnes subsistent avec seulement 1 500 calories par jour, alors que tous les organismes mondiaux spécialisés s'accordent à dire que le minimum acceptable est de 2 500. Aux dires des statistiques officielles du régime, 4 millions et demi d'enfants d'âge scolaire, dans la région Nord-Est du pays (ces huit enfants assassinés en présence de leurs parents étaient parmi eux), n'ont pu recevoir d'enseignement, en 1977, en raison des limitations du système d'éducation, et 22% des enfants inscrits en première année du primaire, à Rio de Janeiro, sont sous-alimentés.

Ce pays de 106 millions d'habitants compte 15 millions d'enfants abandonnés; le salaire mensuel moyen d'un travailleur brésilien est inférieur à 50 dollars; les favelas (quartiers d'indigents) de Rio de Janeiro comptent à elles seules 775 000 personnes complètement en marge de la société. Le chômage et le sous-emploi atteignent des indices extraordinaires.

De cette misère, de cette faim s'alimentent la prostitution, le trafic de drogues, la délinquance, l'exploitation des mineurs. A Rio de Janeiro seulement, il se commet par jour une moyenne de 3,35 attaques à main armée et, en 1976, les vols ont dépassé la moyenne de 22, par jour également. En 1975, 1 345 homi-

cides ont été commis dans cette ville.

C'est dans ce climat de violence que vivent quotidiennement ces femmes et ces hommes qui ont commis un crime aussi barbare. Avec le consentement de leurs parents et pour éviter qu'ils ne connaissent le sort de ceux-ci, 8 enfants, dont l'âge oscillait entre 8 mois et 8 ans, ont été jetés à la mer. Lourivalda Alves de Souza, 20 ans, qui a permis le sacrifice de trois de ses enfants, a déclaré: «Dieu l'a demandé, Dieu l'a exigé, et nous devons obéir à Dieu. Dieu a dit que ces enfants n'étaient pas à nous. Ils n'étaient pas chrétiens et ils devaient mourir».

Tel est le reflet de la société capitaliste, où l'homme est opprimé dans tous les domaines de la vie sociale, où il est condamné au chômage et à la mendicité, et où la religion trouve un terrain favorable pour plonger ses racines. Ce groupe de Brésiliens a désespérément répondu aux ordres de la religion.

Néanmoins, une autre tendance se manifeste avec le développement capitaliste et accélère la sépulture du système: la lutte du prolétariat et l'activité même des masses populaires, qui contribuent à liquider toutes formes d'exploitation, à éliminer totalement le capitalisme et, partant, l'obscurantisme religieux.

En marge de ces groupes religieux, la classe ouvrière brésilienne s'organise et renforce sa lutte contre le régime fasciste, qu'elle vaincra.

En dépit de ces terribles manifestations de fanatisme irrationnel qui se produisent encore dans son pays, le peuple brésilien continue d'entretenir l'espoir d'un avenir meilleur.

● Juana Carrasco